



# Le Devenir

sous la direction de  
**Jacques FONTANILLE**

Collection Nouveaux Actes Sémiotiques  
**PULIM**

# L'attente de l'événement. A propos du concept d' "ultimatum"

Pour commencer, avant d'affronter la question de l'attente dans le social, nous voudrions fournir une sorte de justification d'ordre méthodologique : nous voudrions rendre compte du champ d'intersection entre diverses sciences sociales : la sociologie et les études politiques d'un côté et la sémiotique de l'autre. Ceci ne voudrait pas être seulement une tentative vaguement interdisciplinaire; au contraire il s'agit d'une revendication en faveur de la socio-sémiotique, de son statut de discipline de frontière, en tant que traduction valide pour les sciences humaines en général.

C'est justement à partir de cette notion de "traduction" que nous voudrions développer notre projet. De fait, il s'agit de reprendre l'idée qu'Eric Landowski (1) a commencé à développer, celle d'une sémiotisation du contexte social, ou mieux : celle d'une "sémiotique des situations".

Ce concept de traduction (2) concerne en même temps la méthode et l'objet. Qu'on travaille au niveau intraculturel, ou au niveau inter-culturel, on a toujours affaire à des traductions : ce qui est prioritaire

---

(1) Eric Landowski, *La Société réfléchie*, Paris, Seuil, 1989, p. 199.

(2) Si aujourd'hui une épistémologie de la traduction (nous rappelons par exemple les études de Bruno Latour) représente une sorte de révolution pour les sciences humaines, il est à notre avis nécessaire d'accepter une contamination du domaine sémiotique : revendiquer donc une sémiotique métisse capable d'accueillir chez soi les nouveautés d'autres champs et capable de se proposer comme "mathésis singuralis", selon l'affirmation de Roland Barthes, pour les sciences humaines.



c'est l'acte même de faire passer notre culture et notre compétence à travers ces textes en même temps qu'ils sont perçus, lus, filtrés par le point de vue adopté. Plus spécifiquement, à propos de la socio-sémiotique, on pourrait faire l'hypothèse que l'idée de Landowski peut être développée aussi du point de vue d'une épistémologie sémiotique de la traduction : il s'agit donc de rendre compte de "tout un faisceau d'institutions et d'acteurs, de faits et d'actes (...) dont la saisie, en tant que système globalement signifiant, requiert la construction de modèles qui, à l'évidence ne sauraient être strictement "textuels" (3).

La textualisation des situations serait donc une véritable opération de pratique sociale, de "saisie", de "mise en forme" par les acteurs eux-mêmes, à la fois comme agents et comme témoins de leur propre devenir : ce qui veut dire une traduction de certaines "matières" (d'expression) en d'autres (4).

## I. LE DEVENIR SOCIAL ET L'ATTENTE

En revenant tout de suite à notre argument, nous considérons que réfléchir sur le devenir social serait surtout réfléchir sur l'attente. Une grande partie des événements sociaux est construite à partir d'une attente : les expectatives en économie, par exemple, constituent une sorte de "boîte noire" pour cette discipline : il en est ainsi, par exemple, des crises de la Bourse, modulées par une sorte d'escalade d'expectatives autoréalisantes; les interactions microsociales étudiées par Goffmann représentent elles aussi un exemple particulier du rôle de l'attente dans le domaine social, comportant tout un travail de projection de véritables simulacres sur le comportement de l'autre, et donc, d'attentes; de même pour ce qui concerne les médias : Landowski (5) parle à propos de la presse quotidienne de deux types d'attente, une attente paradigmatique et une attente syntagmatique, celle-là liée au retour quotidien des événements, l'autre à la succession des événements : périodicité du discours pour la première, épisodicité du récit, pour la deuxième (6).

---

(3) Landowski, *ibid.*, p. 78.

(4) Nous soulignons ici un parallélisme avec le concept de monde naturel chez Greimas, où des figures de l'expression du monde naturel deviennent des figures du contenu du langage.

(5) Landowski, *op. cit.*, pp. 158-159.

(6) A propos de la construction des temps sociaux par ces acteurs collectifs que sont les médias, plusieurs chercheurs (Dayan et Katz, 1992) parlent aujourd'hui de



En essayant de spécifier le problème de l'attente et du devenir dans le domaine social nous avons choisi de travailler sur le phénomène de l'ultimatum car il représente à notre avis un bon exemple de mise en forme de ce type de phénomènes.

## II. ULTIMATUM ET INTERSUBJECTIVITE

Tout d'abord, en considérant la nature stratégique de l'ultimatum, nous croyons nécessaire une réflexion préliminaire sur la question de l'intersubjectivité.

Contrairement à une conception généralisée de la manipulation comme une structure intersubjective, mais dont un des sujets n'a qu'un rôle purement interprétatif, nous proposons d'envisager la manipulation, et plus généralement toute activité stratégique, comme un comportement particulier composé par un ensemble d'actions d'origines diverses qui produisent une structure narrative et discursive et non comme des actions univoques allant d'un sujet vers un autre sujet. A ce propos, nous croyons que, si l'on accepte la primauté du terme complexe sur le terme simple (7), nous pouvons concevoir l'ultimatum en particulier et la manipulation et le comportement stratégique en général comme un ensemble d'actions complexes. Nous aurons alors des actions simples qui sont en réalité des actions complexes dont une des actions l'a emporté sur l'autre en laissant celle-ci, si l'on peut dire, inactive. Nous pouvons alors affirmer que tout programme narratif se définit par l'opposition avec un autre programme, cette opposition étant caractérisée par une plus ou moins grande tension. Le résultat de la rencontre de deux actions et deux programmes narratifs devra être vu par conséquent comme le plus ou moins grand accomplissement d'un programme ou de l'autre. On y voit apparaître la notion de gradation plutôt que celle de discrétisation. C'est-à-dire que l'accom-

---

"grandes cérémonies des médias", lesquelles en scandant le temps social donnent un rythme au social, mais donnent aussi une grande efficacité aux discours des médias, et surtout une sorte d'"efficacité" aux événements mêmes. D'ailleurs, comme l'a démontré Levi-Strauss dans son célèbre article "L'Efficacité symbolique", celle-ci repose sur le rythme et sur la scansion des événements dans une cérémonie rituelle.

(7) "... Il paraît préférable d'assimiler le terme simple au terme complexe et de formuler le terme simple comme un cas particulier de complexité : tous les termes sont complexes, y compris les simples, mais ils ne le sont pas de la même façon. La complexité tient à la coalescence d'un programme et d'un contre-programme susceptibles de valeurs (ou de valences) graduables.", Claude Zilberberg, "Le schéma narratif à l'épreuve", in *Protée*, vol. 21, n° 1, p. 66.



plissement du programme narratif d'un sujet n'a pas pour conséquence nécessaire l'annulation du programme de son anti-sujet; pensons par exemple au cas où l'objet-valeur en jeu est un objet participatif, ou celui où la nature des objets-valeurs des deux programmes serait différente.

D'autre part il peut aussi exister une action neutre constituée par deux actions "inactives", les deux sujets engagés restant, du point de vue stratégique, dans l'attente de l'action de l'autre, phénomène courant dans les situations stratégiques où chacun attend le mouvement d'autrui.

Il faut remarquer un cas paradoxal, celui où le terme complexe devient un terme neutre, ou du moins, produit une neutralisation, une suspension de l'action, un arrêt du devenir : il s'agit du moment où une action contrecarre l'autre action en provoquant un arrêt, un instant où rien ne se passe, comme dans ces moments du duel où les épées restent entrechoquées dans l'air, paralysées sans qu'aucun sujet ne l'emporte sur l'autre.

Nous postulons donc que le devenir, au moins dans les structures au caractère stratégique, est le produit de la rencontre de deux actions et de deux simulacres et pas seulement l'effet de la tension entre un sujet et un objet. Le devenir n'est pas par ailleurs seulement redevable de l'interaction entre les actions de deux sujets, donc de l'intersubjectivité, mais aussi de ce qu'on peut appeler l'intrasubjectivité. C'est-à-dire que le devenir dépend aussi de l'opposition et de la tension interne au même sujet qui va ressentir des états cognitifs et passionnels pris dans une véritable confrontation.

### III. L'ULTIMATUM

L'ultimatum, en tant que structure intersubjective, peut être vu à la lumière des nouveaux problèmes posés actuellement en sémiotique et produire un enrichissement de la problématique de la stratégie et de la manipulation. Sans renoncer aux acquis de la sémiotique des modalités dans la description de la manipulation et en admettant le rôle fondamental que celles-ci jouent dans le cas de l'ultimatum, nous essayerons de voir celui-ci à la lumière des concepts et des instruments opératoires dernièrement développés dans la sémiotique : aspect, phorie, tensivité, temporalité, intensité, gradation.

Sans vouloir faire un travail d'analyse lexicale, et ni même jouer les bons élèves de la sémiotique, il peut être intéressant d'aller regarder dans le dictionnaire la définition d'"ultimatum". Le *Petit Robert* définit



l'ultimatum comme les dernières conditions et propositions présentées par un Etat à un autre "et comportant une sommation péremptoire du faire ou ne pas faire quelque chose". Nous voyons tout d'abord dans cette définition une structure statique; tous les faits sont donnés et figés à l'avance. L'aspect dynamique du phénomène, lié à son existence dans le temps, est exclu de la définition, excepté quelques remarques sur la structure aspectuelle. Selon le *Petit Robert*, entre le moment de l'adresse de l'ultimatum et la fin du délai prévu, rien ne se passe sauf le temps, lequel n'a apparemment qu'un rôle de médiateur entre ces deux moments-là. Mais le temps sera beaucoup plus qu'un contenant des actions, il sera l'élément déclencheur des procès passionnels des sujets engagés dans l'ultimatum : tout dans l'ultimatum se joue dans et avec le temps.

De fait, la définition du dictionnaire ne fait que reprendre un moment de tout un procès que nous pouvons reconstruire en amont et en aval. Si on regarde en amont du procès on y retrouve immédiatement la structure intersubjective de l'ultimatum, contrairement à ce que pourrait faire supposer la définition du dictionnaire. Selon celui-ci le procès commence et est constitué fondamentalement par la déclaration de l'ultimatum; pourtant celui-ci vient répondre à une autre action d'un autre sujet, c'est-à-dire que l'ultimatum s'intègre dans un ensemble d'actions à caractère stratégique, donc intersubjectif. Il est, par conséquent, impossible de le concevoir en dehors de l'intersubjectivité; on est toujours à l'intérieur d'un comportement stratégique où l'action de chacun des sujets "n'est qu'une sous-séquence" (8) de l'action de l'autre sujet. Si on regarde en aval nous découvrons que l'intersubjectivité ne se réduit pas au fait que le sujet sommé fasse ou ne fasse pas l'action demandée par le sujet qui pose l'ultimatum. Au delà de l'expiration du délai prévu dans l'ultimatum il y a un jeu de stratégies d'usage du temps avec des retardements ou des accélérations dans la réponse qui vont augmenter ou diminuer la tension. Il s'agit d'une intersubjectivité qui se joue plus dans l'attente des mouvements que dans les mouvements eux-mêmes, car une fois qu'un des sujets agit, la situation provoquée par l'ultimatum disparaît et on entre dans une pure situation de conflit, on est déjà en guerre.

Nous considérons que le rôle de l'intersubjectivité est fondamental dans le devenir. Pour nous, au moins dans le cas de l'ultimatum, le devenir n'est pas explicable comme le seul produit d'une tension entre un sujet et un objet de valeur mais comme le résultat d'une tension

---

(8) Paolo Fabbri, *Cahiers d'études stratégiques*, n° 6, 1985, p. 68.



entre les forces opposées de deux programmes narratifs dont l'affrontement donnera lieu parfois à la "suspension du devenir" (9) ou au survenir (10), parfois au devenir.

Cela nous conduit à la problématique fondamentale de l'ultimatum. Nous avons observé la quasi inexistence de la dimension pragmatique dans l'ultimatum. Effectivement on y remarque l'absence des actions pragmatiques, hors l'action demandée par l'ultimatum et la réponse à celle-ci, et même ces actions-là peuvent ne pas avoir lieu. Tout dans l'ultimatum se joue donc sur les dimensions cognitive et thymique; une fois l'ultimatum déclaré un processus commence, dans un certain sens autonome, processus qui va être principalement en rapport avec le déroulement du temps. Après la déclaration d'un ultimatum un procès - passionnel et cognitif - est déclenché, qui a ses propres règles de développement : il ne doit arriver rien d'autre pour que les sujets engagés subissent des changements dans leurs états passionnels, associés à des changements dans le régime du temps et de l'intensité (11).

Mais si nous partons d'un cas simple d'ultimatum où n'apparaissent pas dans le procès des infléchissements opérés par une manipulation du temps, si l'on peut dire, nous trouvons un phénomène déjà assez complexe qui vaut la description.

L'ultimatum est un phénomène déclencheur de toutes sortes de configurations aspectuelles. Sa déclaration introduit un type particulier d'aspectualité dans le devenir narratif et cette aspectualité est responsable des phénomènes dynamiques qui vont se dérouler dans ce procès et qui vont se manifester à plusieurs niveaux : phorique, affectif, figural.

Nous voyons dans le procès créé par l'ultimatum trois moments différents. La délimitation de ces trois sous-procès est redevable des configurations aspectuelles particulières introduites par sa déclaration. Tout d'abord, un premier temps reconstruit en amont à partir du moment de la déclaration de l'ultimatum : ce temps-ci aboutit au moment où l'ultimatum est donné. Un deuxième temps se déroule

---

(9) Algirdas Julien Greimas et Jacques Fontanille, *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil, 1991, p. 37.

(10) Cf. Claude Zilberberg, *op. cit.*

(11) Il est évident que nous parlons du cas où il n'y a pas d'autres interventions, situation que ne se rencontre pas toujours, car le déroulement du temps entre les moments fondamentaux du procès peut être manipulé par l'apparition des nouvelles, qui peuvent introduire des changements dans le rythme, dans la vitesse ou dans l'intensité.



entre la déclaration de l'ultimatum et son expiration. Un troisième et dernier temps commence dès l'expiration du délai prévu dans l'ultimatum et se termine à l'action de réponse; la limite de ce dernier temps n'apparaît pas définie de la même manière pour tous les observateurs du procès.

On a donc trois temps aspectuellement caractérisés de manière différente : la première partie du procès apparaît définie du point de vue du sujet menacé d'abord par la durativité et, au moment de l'ultimatum, par la terminativité; pour le sujet qui adresse l'ultimatum, le procès, une fois qu'il décide de donner l'ultimatum, est caractérisé par la terminativité. La deuxième partie du procès est définie à la fois comme inchoative et terminative, tandis que la troisième partie du procès se montre bien définie uniquement par l'inchoativité, car son aspect terminatif reste très vague, au moins du point de vue du sujet sommé.

La première partie du procès, celle qui a pour limite le moment de la déclaration de l'ultimatum, est donc pour le sujet sommé un devenir caractérisé par une aspectualisation durative : ce sujet-là, avant l'ultimatum, avait tout son temps. Si, comme le signale Zilberberg, "les valeurs extrémales de l'affect sont dans la dépendance des valeurs extrémales de la célérité et de la lenteur" (12), nous pouvons affirmer sans trop de risque que le sujet d'état d'avant l'ultimatum reste pendant ce premier temps un sujet "inaffecté" (13). Mais l'ultimatum a en plus une composante informative, c'est aussi un message sur l'avenir. Il transforme alors le jugement cognitif du sujet observateur (14) sur son passé et sur son futur. Le sujet sait que le temps ne sera plus pour lui caractérisé par la durativité comme avant. Il va passer d'un état "inaffecté" à un état affecté par un complexe passionnel : en premier lieu le bouleversement provoqué par la surprise; après, d'une part la nostalgie d'un temps passé qui n'avait pas de limites et d'autre part l'attente d'un événement futur. L'ultimatum construit le passé et le

---

(12) Claude Zilberberg, *ibid.*, p. 83.

(13) Il est évident que celui-ci n'est qu'un cas expérimental, car la plupart des ultimatums ne constituent pas une véritable surprise : ils sont donnés le plus souvent dans des circonstances déjà conflictuelles où on peut les attendre. Mais comme la remontée en arrière jusqu'à la source du conflit risque de ne pas finir, nous choisissons comme début du procès le moment qu'on vient de décrire; de plus, bien que ce ne soit pas le plus habituel, il y a bien des conflits qui commencent avec la déclaration d'un ultimatum.

(14) Sur la question de l'observateur et plus généralement sur la dimension cognitive du discours, voir Jacques Fontanille, *Le Savoir partagé*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1987.



futur, c'est-à-dire que le sujet menacé passe d'un temps chronologique où les événements se succédaient, à un temps où le passé, le présent et le futur peuvent coexister, ne sont plus successifs mais contemporains. Il peut donc ressentir en même temps des passions en principe contraires : la nostalgie et l'attente (15).

Pour ce qui concerne le sujet qui déclare l'ultimatum il y a aussi de profonds changements à plusieurs niveaux. Le caractère intersubjectif de l'ultimatum apparaît très clairement dans le fait que le changement provoqué par l'ultimatum chez le sujet menacé provoque aussi un changement chez le sujet ayant déclaré l'ultimatum. Si le devenir du sujet menacé est arrêté par la déclaration de l'ultimatum, il ne l'est pas moins pour le sujet menaçant, car il s'impose lui-même cet arrêt. Bien que sa propre déclaration ne lui inspire aucune surprise, il change aussi d'état et ressent des états et des procès passionnels en un certain sens symétriques de ceux du sujet menacé par lui. A partir de la déclaration de l'ultimatum, les états et les procès passionnels subis par le sujet qui l'a déclaré vont être dans la dépendance, pendant un certain temps, du sujet sommé. Il s'agit donc d'une situation assez bizarre dans laquelle celui qui a pris l'initiative se soumet aux actions de l'autre. Nous voyons réapparaître ici le caractère intersubjectif de l'ultimatum, pour ce qui concerne le devenir. Celui-ci sera toujours le produit de la rencontre des actions ou de l'attente des actions réciproques entre les deux sujets. C'est dire que le devenir ou le survenir pourront être le résultat non seulement de l'interaction entre les actions des deux sujets mais aussi de l'interaction entre les seuls simulacres échangés par les deux sujets sans qu'une véritable action intervienne.

Dans la phase fondamentale du procès, celle définie par le dictionnaire, le sujet menacé se trouve au commencement dans un état passionnel déterminé par le choc provoqué par l'ultimatum, lequel a arrêté le devenir du procès antérieur. Cet état, caractérisé par l'intensité, ne va pas se résoudre dans l'extension (16). Par contre, le sujet

---

(15) Nous rappelons l'importance accordée par Greimas aux passions de l'attente et de la nostalgie. Cf. *De l'Imperfection*, Paris, Pierre Falac, 1987.

(16) "L'intensité n'est plus une 'qualité', mais le 'résoluble syncrétisme' (Hjelmslev) d'une syntaxe tensive élémentaire, puisque ce différentiel d'intensité (...) projette, par nécessité constitutive, les réquisits, sinon les béquilles, de toute intelligibilité, à savoir une *direction* et une *limite*." (Claude Zilberberg, "Défense et illustration de l'intensité", in Jacques Fontanille (éd.), *La Quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges-Amsterdam-Philadelphia, Pulim-Benjamins).



menacé entre dans un autre procès, dans lequel l'intensité aura aussi un rôle fondamental dans les états et dans les procès passionnels qu'il subira.

Ce procès, du point de vue du sujet menacé, est défini aspectuellement par la terminativité. Ce fait détermine complètement son parcours passionnel car une fois l'ultimatum reçu, pour lui, il ne se passera rien d'autre que le temps. Mais ce temps, marqué aspectuellement par la terminativité, suffira pour que le sujet subisse des changements et des transformations.

#### IV. L'ULTIMATUM COMME SYNTAXE TENSIVE DU SOCIAL

Si l'ultimatum concerne une montée de la tension, une série de passages entre différences de tension, comme l'affirme Zilberberg (17) en faisant référence à Deleuze, il y aura donc des différences d'intensité liées à des phénomènes d'aspectualité. Ces différences de tension sont en connexion dynamique avec des changements du rythme du procès et finalement avec la perception du procès même : attente d'expiration, perception d'accélération ("précipitation des événements", etc.).

En revenant à la question de l'intensité nous pouvons remarquer que celle-ci ne va pas disparaître. Au contraire, l'intensité changera de régime, elle passera d'une pure instantanéité à un développement en parcours, en un procès. Au lieu d'apparaître seulement comme la caractéristique d'un événement, l'intensité sera elle-même soumise à des transformations. La question est alors de décrire pourquoi elle change et comment, et de découvrir quels sont les éléments du procès qui vont régir les modulations de l'intensité.

Tout d'abord, il faut signaler que le procès vient d'un arrêt et va vers un arrêt : il vient d'un instant d'intensité extrême et il se déroule dans l'intensité. Cela entraîne le problème suivant : si on affirme qu'après la surrection de l'intensité, celle-ci se résout dans l'extension, nous ne voyons pas très bien comment on pourrait expliquer le cas de l'ultimatum, car l'intensité surgie au moment de la déclaration ne se perd pas dans l'extension. Au contraire, un procès commence, caractérisé par la montée de l'intensité. Ce procès arrive jusqu'à un autre moment d'intensité ponctuelle et extrême. La montée de l'intensité est produite par la terminativité du procès et retrouve dans ce point

---

(17) *Ibid.*



terminatif sa valeur maximale, libérée de toute valeur extensive.

Ce fait pose la question de la primauté entre le terme intense et le terme extense. Notre culture semble avoir tranché la question en donnant la primauté au terme intense, comme le montre notre mythe cosmogonique moderne avec la théorie du *big bang*. Mais nous ne voyons pas comment on peut expliquer le phénomène qui nous intéresse si on n'accepte pas la possibilité d'une coexistence des deux directions : l'une dans laquelle le terme intense se dépense dans l'extension (18), l'autre dans laquelle le terme extense aboutit à un terme intense.

Il y a donc une intensité de la surprise et une intensité qui se développe au long du procès, mais cela nous pose la question de la nature de ces intensités : est-ce qu'il s'agit des modulations différentes du même procès tensif ou de deux procès? Nous pensons que la deuxième possibilité explique mieux le cas de l'ultimatum. il y aurait une intensité qui va se détendre dans l'extension et une intensité montante. Ces deux procès, celui de la descente et celui de la montée tensives, se déroulent ensemble : l'intensité provoquée par l'annonce de l'ultimatum va se perdre dans l'extension, en même temps qu'une autre intensité va augmenter jusqu'à la fin du délai de l'ultimatum, où l'intensité sera ponctuelle et extrême. Les deux procès réalisent un parcours inverse et symétrique.

Nous voyons d'une manière intuitive que l'intensité est toujours en relation avec la ponctualité dans le discours, que celle-ci soit inchoative ou terminative : elle émerge ponctuellement dans ses valeurs extrémales, ou bien elle dépend de la projection d'une ponctualité construite par un simulacre, comme celui projeté par l'attente.

Mais quel est le responsable direct de cette augmentation de l'intensité passionnelle? C'est le caractère terminatif du procès temporel lui-même. Le temps est, comme le signale Zilberberg, une fonction

---

(18) Zilberberg signale à ce propos-là "le primat quasiment poétique, poïétique de l'intensité" pour Deleuze : "Elle [la différence que constitue l'intensité] s'annule (...) dans l'étendue (...). L'intensité s'explique, se développe dans une extension. (...) La différence d'intensité s'annule ou tend à s'annuler dans ce système..." (G. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris, P.U.F., 1989, p. 294, in Zilberberg, *op. cit.*, p. 87. On aurait donc une véritable "hémorragie" de l'intensité dans l'extension" (p. 95). Mais, comme pour le cas de l'ultimatum - il y a une sorte de procès d'"aller-retour" pour lequel "l'intensité reste impliquée en elle-même et continue d'envelopper la différence (...)" (G. Deleuze, *ibid.*, pp. 309-310).



dont les fonctifs seraient la durée et le tempo (19) : il faudra donc établir la relation entre ces deux fonctifs dans le procès de l'ultimatum. La terminativité du procès fait sentir au sujet - tantôt à celui menacé, tantôt à celui qui menace - la réduction progressive de la durée. Du fait de la relation inverse entre la durée et le *tempo*, celui-ci augmente en provoquant une accélération croissante du procès. Ce *tempo* est donc le responsable de l'augmentation de l'intensité passionnelle.

L'intensité passionnelle produite par la tension de l'attente, comme nous l'avons déjà remarquée, n'est qu'un des éléments du complexe passionnel ressenti par les deux sujets, en quelque sorte de manière symétrique. A la passion de l'attente s'ajoute la nostalgie, comme on l'a déjà signalé. Mais ce complexe passionnel est augmenté par l'existence au niveau cognitif d'une instabilité liée à l'incertitude des deux sujets concernant les actions de l'autre, et du fait de l'indécision de chacun sur les propres actions.

Ce dispositif passionnel est encore plus complexe si l'on examine avec plus d'attention la question de l'attente. Greimas proposait une distinction entre une attente simple et une attente fiduciaire, c'est-à-dire une attente qui met en relation un sujet avec un objet de valeur et une attente qui suppose aussi des relations modales avec un autre sujet (20). Une première question nous vient à l'esprit à propos de l'attente dans l'ultimatum : qu'attend le sujet menacé entre la réception de l'ultimatum et l'expiration du délai? Nous pouvons affirmer qu'il n'attend rien d'autre que le temps. C'est l'irruption de l'irréversibilité dans le temps social : on ne peut, alors attendre autre chose que le temps.

Il faudrait ici ajouter à la distinction faite par Greimas un autre type d'attente, une sorte d'attente pure, l'attente du temps. Mais l'attente fiduciaire a elle aussi une structure complexe. Si on applique une autre fois le principe de la primauté du terme complexe sur le terme simple, on peut penser que toute attente fiduciaire est une attente craintive et, que inversement, toute attente craintive est aussi une attente fiduciaire : "Comment la peur serait-elle distincte de l'espoir..." (21). Il

---

(19) Claude Zilberberg, "Pour une poétique de l'attention", in Alain Berrendonner et Hermann Parret (éds), *L'Interaction communicative*, Berne, Peter Lang, 1990. On peut penser le *tempo* comme une sorte de scansion, de mise en rythme, de la durée, ou comme le dit Zilberberg, le "*tempo* (...) mesure la durée de la durée", Claude Zilberberg, "Présence de Wölfflin", in *Nouveaux Actes sémiotiques*, 23-24, Limoges, Pulim, 1992, p. 35).

(20) Algirdas Julien Greimas, *op. cit.*, 1983, p. 227.

(21) René Char, *Oeuvres complètes*, Gallimard, Paris, 1983, p. 415.



y a donc en quelque sorte une attente d'objet et une attente d'"abjet" (22).

## V. POUR TERMINER

Quelques remarques pour conclure. En premier lieu la question des relations entre modalité et aspectualité : pourquoi, quand on se trouve dans le temps de l'ultimatum, accepte-t-on une sorte de nécessité? Nous sommes face à des effets d'irréversibilité provoqués par le trait terminatif du procès. Mais pourquoi, à partir d'un certain moment, dit-on qu'"il n'y a plus rien à faire" ? C'est cet effet d'irréversibilité dans l'ultimatum qui met en relation le niveau modal et le niveau aspectuel. L'irréversibilité peut être définie en termes modaux comme le passage du /pouvoir-ne pas être/ au/ ne pas pouvoir-ne pas être/, celui-ci étant lui-même homologable au /devoir-être/. Ce passage se réalise par l'intervention du niveau aspectuel : c'est le caractère terminatif du procès qui permet le changement modal. Ce changement modal de l'être suppose aussi un changement modal du faire, du /pouvoir-faire/ au /ne pas pouvoir-faire/; c'est le "il n'y a plus rien à faire". On peut faire l'hypothèse qu'il y a donc un lien entre le *tempo* et la cadence des événements, le niveau aspectuel et le niveau modal.

En second lieu, nous voudrions revenir sur la question de l'intensité. A partir du moment de l'expiration de l'ultimatum se développe un procès qui a ses propres caractéristiques par rapport au moment antérieur. Dans ce procès il ne s'agit plus d'une attente temporelle, comme c'était le cas avant pour le sujet menacé. Maintenant le sujet menacé attend une action, l'attaque de l'autre sujet. C'est aussi un procès terminatif mais indéterminé pour ce qui concerne le moment et la forme de l'attaque. Il s'agit donc d'une attente craintive, d'une attente d'abjet. Le procès sera donc caractérisé par une autre montée de l'intensité. La tension de l'attente doit se résoudre dans la détente, mais une question vient alors à l'esprit : quand l'attente va-t-elle se résoudre dans la détente, ou quelle est la limite de l'intensité pour un sujet? La résolution de l'attente ne doit pas être associée nécessairement à l'accomplissement de l'action attendue. Au contraire, nous pensons que l'attente peut être résolue, si l'on peut dire, avant même sa réso-

---

(22) Pour la distinction entre "objet" et "abjet", voir Claude Zilberberg, *Raison et poétique du sens*, Paris, P.U.F., 1988, pp. 107-110.



lution. C'est-à-dire, avant même l'arrivée de l'action redoutée, l'intensité peut se résoudre au niveau phorique avec une possibilité dysphorique et une autre euphorique.\* Dans le premier cas il s'agira du "va-t-en guerre" enthousiaste de la Première Guerre mondiale (23). Dans les deux cas le sujet s'est finalement libéré d'une charge affective et tensive trop lourde et qui lui était insupportable, en anticipant sur la réalisation de la menace.

**Juan ALONSO ALDAMA**  
**et Federico MONTANARI (24)**

---

(23) C'est le cas des derniers jours précédant la Première Guerre mondiale pendant lesquels a eu lieu une sorte de "construction euphorique" de l'irréversibilité : d'une part, il avait tout le jeu diplomatique de menaces réciproques et d'échanges d'ultimatums entre les acteurs du conflit; d'autre part, il avait une montée dans l'escalade des mobilisations générales - intrinsèquement irréversibles! - avec des "effets communautaires" euphorisants et auto-réalisants qui agissent sur la précipitation des événements. Voir Paul Fussel, *La Grande Guerre nella Memoria Moderna*, Bologna, Il Mulino, 1984; Eric Leed, *Terra di nessuno*, Bologna, Il Mulino, 1987; Gian Enrico Rusconi, *Rischio 1914*, Bologna, Il Mulino, 1987.

(24) Ce travail a été conçu et discuté conjointement. La rédaction des points I et III a été réalisée par Juan Alonso Aldama; la rédaction des points II et IV par Federico Montanari; la rédaction de l'introduction et du point V a été réalisée par les deux auteurs conjointement. Juan Alonso Aldama a bénéficié pour cette recherche d'une bourse du Département basque de l'Education, des Universités de la Recherche du Gouvernement basque (Espagne).